

ÇA ET LÀ

Nous avons le regret d'annoncer la mort de madame Leprohon, épouse du Dr Leprohon, de Montréal, et auteur de plusieurs ouvrages littéraires bien connus, entr'autres : *Antoine de Mirecourt*, *Ida Beresford* et *Armand Durand*. Nous espérons pouvoir publier bientôt son portrait et sa biographie. Disons, en attendant, que c'était un des meilleurs écrivains du pays, une femme d'un esprit et d'un caractère distingués.

* *

Il était dit dans les prophéties que nous avons publiées, il y a quatre ou cinq ans, qu'à l'époque où les grands événements prédits arriveraient, on verrait les Juifs retourner en grand nombre en Palestine ; or, à l'heure où nous écrivons ces lignes, une convention internationale des Juifs de toutes les parties du monde est réunie à Paris, sous les auspices de l'Alliance Israélite Universelle. Les hommes les plus haut placés par le mérite, l'intelligence et la fortune, ont tenu à honneur de solliciter le titre de délégués.

Le but de cette convention est d'améliorer le sort des Hébreux qui habitent encore la Palestine et d'engager et aider les Juifs répandus dans le monde entier à aller s'y établir.

* *

On a appris avec émotion, en Angleterre, qu'une nouvelle révolte venait d'éclater dans l'Afghanistan et que Hérat, la clef des Indes pour la Russie, était au pouvoir des insurgés. Ce n'est pas tout. Les Afghans ont pris possession de toutes les fameuses passes conduisant à Caboul, et une importante tribu qui avait toujours été jusqu'à présent fidèle aux Anglais, sympathise avec les insurgés. On ne doute pas, en Angleterre, que la Russie ait la main dans cette insurrection et qu'elle ait fomenté ces désordres dans le but d'avoir un prétexte d'occuper Hérat et le territoire environnant et de mettre enfin à exécution ses projets relativement aux Indes.

La baleine et l'éléphant pourraient bien finir par se rencontrer. Dans tous les cas, l'Angleterre a raison d'être inquiète ; elle n'est pas sur un lit de roses.

* *

La presse russe donne le démenti aux rumeurs qui circulent relativement à l'intervention présumée de la Russie dans les événements de l'Afghanistan. Les journaux de Saint-Petersbourg nient que le gouvernement russe ait été pour quelque chose dans l'insurrection de Caboul. Ils démontrent que l'accusation est invraisemblable et que les intérêts russes sont fort mal servis par cette échauffourée.

Le massacre de Caboul, dit la *Gazette* de Saint-Petersbourg, annule la frontière scientifique entre l'Afghanistan et l'Inde, et nécessite l'occupation de tout l'Afghanistan par les Anglais. Mais, ajoute ce journal, l'Angleterre devra s'entendre avec la Russie pour disposer du pays conquis. Et il propose tout simplement un partage de l'Afghanistan entre les deux puissances. Cela réglerait toute la difficulté.

De son côté, le *Golos* s'écrie que, par suite de l'attentat de Caboul, la conquête de l'Afghanistan par les Anglais est une nécessité fatale, et que cet attentat fait perdre à la Russie le fruit de son intervention antérieure et les frais qu'elle a encourus pour l'Afghanistan.

Les préparatifs de guerre se continuent aux Indes et en Angleterre. On dit que les Afghans sont désorganisés et mal préparés pour la lutte.

Un comble : le comble de la timidité, si vous voulez.

Un jeune docteur, dont le dernier examen remonte à quelques mois, est arrivé à obtenir l'emploi de médecin des morts.

Hier, il se rend pour la première fois dans la maison qui lui avait été désignée.

Et, saluant avec trouble la personne qui était venue lui ouvrir la porte :

— Mille pardons... Pourrais-je voir un instant le défunt... sans le déranger ?

Vrai... mais triste !

NOS GRAVURES

Le prince Victor Bonaparte

Le prince Jérôme-Napoléon a eu deux fils de son mariage avec la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel. C'est le portrait de l'aîné de ces fils, le prince Victor-Napoléon, âgé de dix-sept ans, que nous publions cette semaine. Le prince impérial l'avait lui-même désigné pour son successeur ; mais le testament du prince impérial ne saurait prévaloir contre les volontés de Napoléon Ier. Le prince Napoléon est le chef de la famille impériale, et c'est lui qui recueille l'héritage du prince impérial.

L'Exposition internationale de Sydney

C'est lundi, 1er septembre, qu'a eu lieu l'inauguration de l'Exposition de Sydney, et nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux la façade du palais qui a été bâti pour cette installation.

L'édifice a été construit en fer et en verre ; quelques parties seulement sont en bois et en briques. Les travaux, qui avaient été commencés il y a plusieurs mois, ont été poussés dans ces derniers temps avec une extrême rapidité. On a travaillé jour et nuit afin que tout fût prêt pour le jour fixé.

Les bâtiments s'élèvent sur le point le plus élevé du *Inner Domain*, en face de la statue du gouverneur Bourke, et on y jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la ville, ses environs pittoresques et toute l'étendue du port, qui est un des plus beaux du monde. Ils ont une surface de trois cent quarante mille pieds carrés, soit à peu près un tiers de plus que l'espace occupé par le Palais de Cristal, à Londres, en 1852. La forme est celle d'une croix, la nef mesurant huit cents pieds de long et le transept cinq cents. A l'intersection de la nef et du transept s'élève un dôme, et à chacune des extrémités une tour.

A une très-petite distance de l'Exposition se trouvent des bâtiments nouvellement construits et destinés à abriter plusieurs branches de services publics. Un membre du Parlement colonial avait émis l'idée de s'en servir avant leur occupation par l'Etat pour installer un gigantesque hôtel destiné à abriter une partie des nombreux visiteurs que l'Exposition doit amener, et il paraît que cette idée a été adoptée.

Puisque nous parlons de Sydney, disons que, depuis ces vingt dernières années, cette ville a pris un développement très-important. La population a doublé ; elle compte aujourd'hui 150,000 âmes. Les rues, bordées de maisons bien bâties, sont régulières, garnies de trottoirs, éclairées au gaz et sillonnées par de nombreux équipages, voitures et omnibus. Les magasins y ont la même élégance qu'à New-York et à Montréal. Bref, cette ville, située presque aux antipodes de la métropole, est un des produits les plus surprenants de la civilisation moderne.

CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur,

Il a paru, dans votre dernier numéro, une pièce de vers assez curieuse, dont l'héroïne est une jeune personne qui est nommée en toutes lettres et qui a dû être médiocrement flattée de la publicité que vous avez prêtée aux feux indiscrets de cet adorateur original. Ces choses-là peuvent se dire ou s'écrire peut-être, mais se publier de cette façon, non, à moins que l'objet adoré n'appartienne au domaine de l'opinion publique, ou encore, que l'amoureux n'ait d'autre moyen de faire parvenir l'expression de ses vœux, et, dans ce cas, il faut plus que de la complaisance pour lui fournir ce moyen. Un galant homme n'a pas recours à ces sortes d'excentricités, pour ne pas employer un terme plus énergique — et le moins qu'on puisse dire, c'est que ce genre est absolument déplacé.

CONVENANCE.

22 septembre 1879.

[Relativement à ce qui précède, nous devons dire, pour notre justification, que la pièce de vers en question nous a été adressée par une dame des Trois-Rivières, bien connue par ses productions poétiques, et que c'est à sa demande que nous l'avons publiée. — Rén.]

CHOSSES ET AUTRES

Le Rév. M. Jos. Quevillon, missionnaire des Canadiens de Pittsfield, Mass., célébrera le cinquantième anniversaire de son ordination le mercredi 24 du courant. Ce jour-là, une messe solennelle sera chantée à dix heures du matin, et, le soir, il y aura une séance littéraire et musicale à 7½ heures. Nous offrons au vénérable septuagénaire nos félicitations les plus sincères à l'occasion de ses noces d'or, et souhaitons qu'il puisse continuer encore longtemps l'exercice de son ministère parmi nos compatriotes émigrés.

Un journal anglais fait le portrait suivant de Bismarck et d'Andrassy :

Je ne crois pas aux liens de sympathie entre des hommes d'un esprit et d'un caractère si complètement différents. On ne peut s'entretenir avec le prince de Bismarck sans avoir conscience de ce fait : que l'on se trouve en présence d'un homme de génie. Cette impression est fortifiée encore par la pénétration du regard, la fermeté de son attitude et la façon brève mais irrésistible dont il s'exprime. Mais je le demande, y a-t-il, soit physiquement, soit moralement, dans le grand homme d'Etat allemand, quelque chose qui puisse inspirer de la sympathie ou un sentiment autre que l'estime et le respect ?

Le comte Andrassy est l'antipode véritable du prince Bismarck sous ce rapport : ses manières sont fascinantes et son caractère est chevaleresque à un rare degré. Il peut refuser une demande en manifestant plus de bonne grâce que quand il l'accorde. Il n'a rien de cynique dans la tournure d'esprit, et laisse après lui parmi ses collègues et ses subordonnés la réputation d'un grand seigneur dans la meilleure acception du mot.

On a raconté bien des incidents du voyage de M. Thiers à travers l'Europe, pendant la guerre franco-allemande. Le récit suivant, que nous empruntons au *Courrier de la Vesdre*, de Verviers, était jusqu'à ce jour complètement inconnu, et mérite d'être tiré de l'oubli :

Lorsque M. Thiers arriva à Saint-Petersbourg, l'empereur, craignant sans doute d'être influencé par l'admirable éloquence de l'envoyé français, était parti depuis deux jours pour la Crimée. M. Thiers l'ignorait — il arriva à Saint-Petersbourg brisé par la fatigue et la douleur, mais espérant... espérant toujours.

Ce fut son vieil ami, le prince Gortschakoff, qui le reçut à son arrivée.

— Mon cher prince, dit M. Thiers en serrant les mains du grand chancelier de Russie, je désirerais parler à Sa Majesté... aujourd'hui, aujourd'hui même.

— Aujourd'hui ? murmura le prince...

— Oui, répondit M. Thiers... songez que je suis la suprême espérance de tout un peuple, et que ce peuple souffre et attend...

Le prince Gortschakoff ne répondit pas : il prit le bras du vieil homme d'Etat français et donna l'ordre à son cocher de le conduire au palais de la grande chancellerie...

La route se fit en silence ; le prince regardait M. Thiers, qui réfléchissait profondément.

Enfin, la voiture s'arrêta ; — on était arrivé. Le prince Gortschakoff conduisit M. Thiers dans son cabinet, en ferma lui-même la porte, et ne dit que ces mots :

— L'empereur est parti...

— Parti... s'écria M. Thiers avec douleur.

— Oui, répondit lentement le prince, il est parti, mais il m'a chargé de vous entendre et de lui transmettre...

— Où est l'empereur ? dit subitement M. Thiers.

Le grand chancelier hésita...

— Et si je vous le disais, que feriez-vous ? dit-il enfin.

— Voyons, dit M. Thiers en regardant le prince Gortschakoff, Sa Majesté ne veut pas me recevoir, n'est-ce pas ?

Le prince fit un signe affirmatif.

— Mais, dit M. Thiers, si Sa Majesté ne veut pas recevoir l'ambassadeur, ne peut-elle pas admettre l'historien ?

Le grand chancelier posa sa main sur l'épaule du futur président de la République, et lui dit : — Non ; ce n'est pas simplement M. Thiers que Sa Majesté recevrait en vous... mais la France en Thiers.

M. Thiers sourit tristement, saisit la main du grand chancelier, la serra... et, deux jours après, il partait de Saint-Petersbourg, abattu, désespéré.

— Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de M^{lle} DAMEP. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les russes St-Denis et Sanguinet.

LES AMOURS DU ROI D'ESPAGNE ET DE L'ARCHIDUCHESSSE CHRISTINE

Quand l'archiduchesse Christine apprit qu'elle était recherchée en mariage par le roi d'Espagne, elle accueillit cette nouvelle avec froideur, et, secouant fièrement la tête, donna à entendre d'une façon non équivoque qu'elle n'y consentirait point.

Le roi en fut piqué au vif, et, loin d'en être rebuté, sa pensée, s'attachant de plus en plus à l'archiduchesse, acheva de lui faire oublier la défunte Mercédès.

Depuis ce moment, il rappelait avec complaisance les charmants souvenirs qu'il avait gardés de la joviale et espiègle compagne de jeux qu'il avait eue à Vienne pendant qu'il faisait ses études au Theresa-College. La princesse, d'un an plus jeune que lui, était alors une charmante petite demoiselle. Le monarque en herbe montait un jour un vélocipède dans le parc impérial ; il avait à ses côtés la jeune archiduchesse sur un poney ; les deux jeunes gens, rivalisant de vitesse, poussent tout à coup leurs montures, et la princesse arrive la première au but.

Ces jeux se répétaient assez souvent. Un jour, la jeune princesse s'aperçut qu'en taquinant son compagnon de jeux, elle s'était laissé ravir son cœur.

Quand don Alphonse fut élevé sur le trône d'Espagne, l'archiduchesse s'attendait à partager la couronne avec lui : déjà elle trouvait que la mantille espagnole lui seyait à merveille. Elle aimait à se faire photographier dans un costume qu'elle comptait être appelée à porter bientôt. Aussi quel ne fut pas son désappointement, quand l'infante Mercédès lui fut préférée ! Mais elle était destinée à être reine d'Espagne, son infidèle devait bientôt revenir à ses pieds. En reine outragée, elle voulait faire payer cher l'oubli dans lequel on l'avait tenue. Son chevaleresque amant était prêt à consentir à tout, dût-il aller, pour obtenir son pardon, au bout des contrées les plus reculées.

L'archiduchesse Christine, comme les héroïnes des anciens romans, est portée à mesurer le degré d'attachement qu'on lui voue aux hasards qu'on est prêt à courir pour elle. Les démarches chaleureuses du roi ne pouvaient qu'achever de subjuguier sa volonté.

Elle voulait que leur première entrevue eût lieu dans le Casino et eût l'air d'être fortuite ; on ne put la faire renoncer à cette idée qu'en lui disant qu'elle devrait se trouver au milieu de clientes de l'établissement appartenant au monde "comme il n'en faut pas." Le roi trancha la difficulté : à son arrivée il fait un bout de toilette et se fait tout à coup annoncer à la Villa Bellegarde. Il assure la princesse qu'il avait trop présumé de ses forces et que s'il manque d'égards à sa volonté, la faute en est à la hâte qu'il avait de voir l'objet de son amour, et, s'inclinant, il imprima un baiser sur la main de la princesse.

La conduite galante du roi dissipa ce que l'archiduchesse pouvait garder encore de dépit. La nuit commençait à étendre son voile. Le roi proposa un tour de promenade dans le jardin à sa fiancée, qui accepta. Les personnes de leur entourage, craignant de troubler leur tête-à-tête, restèrent dans le salon. Sans doute, le roi, au milieu des fleurs et des bosquets odorants, dut être rappelé à la fraîcheur des rêves d'amour de son enfance, car on les vit tous deux se promener la main dans la main. A leur retour, l'archiduchesse portait un anneau à son doigt, et, prenant le roi par la main, elle le présenta à sa mère en lui disant en français : "J'ai l'honneur, madame, de vous présenter mon futur époux."

Nouvelle maison. — Maison nationale. — M^{lle} MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.